

Des savoirs en mouvement : paroles de maraîcher



© Jean-Jacques Raynal

Cet article vise à faire ressortir, à partir de propos d'une vingtaine de maraîchers, recueillis dans le cadre d'entretiens d'auto-confrontation entre 2017 et 2021, quelques éléments d'analyses permettant d'éclairer le processus de construction des savoirs qu'ils mobilisent dans leur activité.¹

Sommaire

- 1) *Des pratiques maraîchères en construction*
 - 2) *La connaissance à l'épreuve de l'expérience*
 - 3) *Les fils de la construction des savoirs (analyse de quelques paroles de maraîchers)*
 - 4) *Quand les apprentissages deviennent des savoirs*
- Une toile des mémoires*
- 5) *Partager et transmettre*

¹Dans le cadre du projet SEMBio

Des pratiques maraîchères en construction

Le développement du maraîchage bio sur petites surfaces ces dernières années s'accompagne d'enjeux autour de l'apprentissage du métier par les nouveaux installés, mais aussi la construction de nouveaux savoirs, innovant dans l'approche et la pratique de la culture de légumes.

Celui-ci se réalise en effet dans un contexte particulier : les savoirs et les techniques mis en œuvre passent pour partie par de nouvelles approches de l'exercice du métier, de nouvelles connaissances, de nouvelles aspirations de celles et ceux qui s'installent... L'émergence de réseaux comme celui sur le « maraîchage sur sol vivant », ou autour de la permaculture, de l'agroforesterie..., en sont des signes.

Nous faisons l'hypothèse que les maraîchers sont dans **une démarche dynamique d'apprentissage et de construction de leurs propres savoirs**. Ces savoirs se forgent de manière consciente et inconsciente car ils sont les fruits d'imbrications : du geste, du résultat de l'action (que l'on voit), à ce qui fonde le rapport au monde de celui qui fait (qui n'est pas toujours montré ou exprimé), en passant par sa posture dans la perspective de l'action (appliquer, observer, expérimenter, capitaliser,...). Ils mobilisent aussi un rapport sensible aux choses : celui-ci peut permettre d'appréhender le réel (jauger par le toucher si l'on peut travailler le sol) mais il ne repose pas forcément sur une approche rationnelle (respect du vivant, recherche de l'esthétique,...)

La connaissance à l'épreuve de l'expérience

Dans notre approche, **le savoir ne peut se réduire à la connaissance théorique**.

Cette dernière est utile à une première approche du métier de maraîcher (comme d'ailleurs à celle de tout autre métier) ; elle permet d'approfondir tel ou tel aspect technique ou scientifique.

Elle n'est pourtant pas suffisante pour faire du maraîchage et encore moins être maraîcher. La caractéristique même du métier implique de travailler avec le vivant, dans un environnement spécifique, souvent changeant, et donc dans un domaine où la dimension interactionnelle prime. C'est pourquoi nous introduisons là le concept de savoir, et plus précisément celui de savoir écologique paysan – que nous définissons comme situé et expérientiel – car il ouvre **une fenêtre sur la façon de voir et de composer avec et d'intégrer la complexité du monde**.

Le vécu et l'expérience sont au cœur de la construction des savoirs : on ne peut pleinement appréhender celle-ci qu'à travers le fil du temps, plus exactement à travers ce qui s'est tissé et se tisse dans ce parcours expérientiel... En effet, le processus de construction et d'enrichissement des savoirs (donc le processus d'apprentissage) est directement lié à la façon dont le maraîcher s'immerge, s'imprègne et regarde son action et ses résultats, son environnement et son évolution ; et la façon dont en retour, il remet en question ou ajuste sa façon de faire.

L'observation est donc un facteur essentiel de ce processus de construction et d'enrichissement tout comme l'hybridation de ces savoirs avec d'autres types de connaissances, scientifiques (agronomiques, botaniques...), ou l'expérimentation et ses enseignements.

Certains choix faits par le maraîcher peuvent être orientés par ses propres valeurs, son éthique (comme le regard qu'il porte sur le vivant, mais aussi sa recherche d'efficacité, car il cherche à vivre de son métier).

Nous nous sommes intéressés dans ce qui suit aux déterminants de la construction des savoirs chez les maraîchers que nous avons rencontrés, autrement-dit **ce qui dans leur façon de faire, de voir et d'être favorise ce processus**. A travers l'analyse de leurs propos, nous identifions un certain nombre de clefs, comme autant de fils qui tissent la toile des mémoires évoquée ensuite.

Les fils de la construction des savoirs

Les paroles recueillies auprès des maraîchères et des maraîchers ont permis de mettre en évidence des processus d'apprentissages et de construction des savoirs qu'ils développent au cours de leur pratique.

Se former, s'informer, rencontrer

Les ressources les plus facilement accessibles sont celles que l'on va pouvoir piocher dans les livres ou en ligne. Celles-ci peuvent faire mention d'expériences extérieures, une source d'inspiration parfois déterminante comme pour Patrick :

J'ai beaucoup fait de recherches sur internet, rencontré des gens... Oui ce n'est pas venu tout seul, je n'ai pas inventé. Disons... quand j'ai vu les premières vidéos sur le non travail du sol, ça m'a paru intelligent, logique en tant qu'écologiste on va dire au sens scientifique du terme, je trouvais que c'était quand même génial d'arriver à faire des légumes comme ça (...) Je trouvais que c'était réservé aux jardiniers amateurs et je me disais pourquoi les professionnels ne s'y mettent pas (...) »

Les apprentissages se construisent sur des aller-retour entre temps de formation et confrontation à sa propre expérience .
Ainsi Julien :

« Je fais beaucoup de formations, j'en ai fait en irrigation, j'en fais beaucoup pour tout ce qui est technique, oui. La technique de la gouge là dont je parlais, ça c'est le formateur Dominique Berry de la Chambre d'agriculture du Rhône, qui est très très pointu sur l'irrigation, sur les systèmes d'irrigation tout ça, et c'est lui qui nous a fait voir ça, qui nous a expliqué un peu comment lire son sol après en nous disant que de toute façon c'est aussi l'expérience qui allait nous l'amener... »

La rencontre avec des pairs suppose aussi d'être en capacité de se mettre à l'écoute, tirer leçon des échanges que le maraîcher peut avoir, en recherchant à s'inspirer de leur expérience , comme pour Matthieu ou Delphine :

« Je pense apprendre à observer. Et pour le coup je crois que il y a en a deux qui m'ont montré ça l'année dernière, c'est Didier et Jocelyne. Ils sont ... c'est clairement des observateurs et clairement des gens qui prennent le temps et qui quand ils prennent la grêle, ils disent ça va repousser ! L'expérience parle... »(Matthieu)

« ...On apprend beaucoup en se déplaçant chez des maraîchers mais aussi chez des gens simplement qui font leurs jardins depuis des années ; moi mon premier formateur c'était mon voisin qui avait 90 ans et... et qui me disait ah non là, il me voyait planter mes premières salades ; il m'a dit non ça ne marchera pas elles sont trop grandes , si tu ne coupes pas les feuilles ça n'ira pas... Il n'était pas professionnel mais il savait... il faisait son jardin depuis je ne sais combien d'années et... voilà donc on apprend de tout le monde en fait. » (Delphine)

Mobiliser les savoirs locaux

Le maraîcher , homme (ou femme) de la terre, s'immerge dans un territoire pour en comprendre ses composantes et leurs interactions.

Les savoirs locaux par exemple peuvent s'avérer utiles pour appréhender un contexte, la pertinence d'une pratique, sa mise en œuvre ou son adaptation. Pour Didier cela a constitué une clef de lecture importante des spécificités et contraintes de son terrain, et d'en tirer les leçons pour lui permettre de faire une production de légumes :

« Ce n'était pas une terre de maraîchage avant c'était simplement des terres céréalières et d'élevage qui appartenaient à nos voisins d'à côté (...) Les anciens disaient que c'était des terres où il fallait plusieurs paires de bœufs pour arriver à pouvoir faire quelque chose pour pouvoir labourer parce qu'elles étaient très dures (...) Nous notre boulot c'est d'essayer de la travailler délicatement pour ne pas reproduire ce problème de terre qui se resserre. »

Lors de son installation, Matthieu a été attentif aux conseils de ses voisins :

« La première chose qui m'a aidé c'est que oui, c'est qu'on m'a dit attention au vent du sud, quoi. On n'a rien là qui nous protège derrière, il y avait que cette haie, et du coup je me suis renseigné un peu : la première orientation d'une serre, c'est l'orientation par rapport au soleil (...) Je les ai faites [les serres] toutes de la même manière, toutes dans le sens nord-sud parce que du coup aussi, c'est aussi chouette, on a aussi le vent du sud d'après ce que m'ont dit les locaux, il est très violent. »

Apprendre à composer avec une réalité complexe

Finalement, au cours du parcours du maraîcher, tout se passe comme si progressivement les fils de la toile des savoirs se rejoignent dans un ensemble cohérent : ils contribuent ainsi à **forger un socle de savoirs, en prise avec le milieu** dans lequel il œuvre.

Les propos de Jocelyne par exemple illustre bien cette assertion, lorsqu'elle évoque son choix de ne pas avoir recours à des cultures dérobées :

« On a essayé de faire des cultures dérobées à l'automne. Elles restent tout l'hiver et redémarrent au printemps. On s'est rendu compte que dans nos terres à nous ça maintenait l'humidité beaucoup plus dans l'hiver (...) Didier par exemple quand il a trop d'herbes au moment où il laboure qui sont restées en place trop longtemps, ça fait un sol par contre trop humide. Du coup c'est pour cela que l'on n'a pas insisté à vouloir mettre des cultures en dérobées qui passe l'hiver là parce que dans l'hiver ça se gorge trop d'eau. »

Ce niveau de conscience assez global ne se décrète pas, on l'a bien compris ; c'est au fur et à mesure des saisons et de ses expériences que le maraîcher conscientise et comprend les composantes de son territoire d'action et celles avec lesquelles il peut composer.

Julien, par exemple :

« Je ne viens pas d'ici mais je me suis aperçu que selon d'où venait le vent, j'allais avoir différentes problématiques. Je sais que quand le vent arrive du nord, ça va être des climats plutôt froids, donc il va falloir faire attention sur des périodes où il y a des risques de gelée de peut-être couvrir les légumes, de mettre un peu plus sous serre (...) peut-être de changer ma façon de planter, décaler un petit peu. Vent du sud, ça va souvent être plus humide, ça va être des grosses précipitations(...) Ca c'est de l'expérience et c'est ce que moi j'ai l'impression d'avoir remarqué en tout cas, ici, par rapport à ce que je fais depuis 2013 où je suis installé. »

Etre paysan chercheur

Le maraîcher confronté à un problème à résoudre n'hésite pas à chercher une solution et à la mettre à l'épreuve des faits .

Didier explique le processus à l'oeuvre quand il s'interroge sur la meilleure façon de travailler sa terre : question (« comment travailler ma terre très argileuse ») => recherche d'une solution => réflexion => expérimentation => validation

« J'avais été assez long à découvrir ça, je l'avais découvert, c'était dans le bouquin de travail du sol de Monsieur Dominique Soltner ; il explique bien cette fonction du Rotavator : suivant la vitesse que l'on obtient un résultat différent, c'est bien expliqué (...) donc ça m'avait fait réfléchir un petit peu. Du coup j'ai fait l'essai et j'ai vu qu'il fallait mieux passer plusieurs fois sans chercher à insister pendant des heures dessus (...) Je préfère faire comme ça... c'est vrai que l'on a l'impression que l'on se promène, de ne pas faire grand-chose mais... pour les terres que l'on a, c'est important de faire comme ça. »

Mais son fils Ianis, qui prend sa suite sur la ferme, s'interroge sur l'emploi de la motobineuse : « La terre, ça la défonce quand même pas mal, notamment sur la question de l'eau, en terme de porosité du sol... »

Et donc pour répondre à la même question (« comment travailler ma terre très argileuse »), il explore une nouvelle piste :

« Nous on va essayer de changer de technique et de passer à des outils non-animés, et pour ça il va falloir quand même grandement changer la structure (du sol)... »

Comme dans toute démarche expérimentale, Ianis a d'abord fait une recherche d'informations, mais « de toutes les fermes qu'on a pu voir, on n'a pas vu – de terrain aussi lourd d'argile et aussi peu sableux. »

Cela va donc être un défi : « ça va être le test de voir dans quelle mesure on peut changer de technique malgré le sol. »



Prendre soin de la terre cultivée : une préoccupation partagée par les maraîcher.e.s rencontrés, source de constantes remises en question.

L'expérimentation peut avoir comme point de départ la remise en question de savoirs ou de pratiques considérés comme intangibles.

C'est le cas par exemple de Julien, sur l'organisation de ses cultures :

« Sur les rotations, j'essaie de ne pas mettre les mêmes familles aux mêmes endroits, parce que c'est une façon de penser traditionnelle en agriculture, ça semble assez évident mais je m'interroge beaucoup là-dessus ; c'est-à-dire que je pense vraiment que au bout d'un certain nombre d'années, quand on a beaucoup enrichi son sol, beaucoup amélioré, beaucoup apporté, parce que je pense que quand le sol il fonctionne bien, on peut sans trop de problème se passer de rotation(...) J'ai une parcelle-test où depuis le début je ne la laisse pas en repos, je lui fais des légumes tout le temps, même plusieurs des fois par an, ça fait huit ans que ça dure et ça fait huit ans que ça marche bien sur cette parcelle... »

Le fait d'explorer de nouvelles pistes, par exemple pour répondre à des situations très particulières (Didier et Ianis), ou de remettre en question des savoirs considérés comme acquis (Julien) participe à l'élaboration de nouveaux savoirs que le maraîcher va intégrer dans sa pratique et pouvoir partager avec ses pairs.

La construction d'un savoir individuel vient ainsi enrichir les connaissances de 'la communauté des maraîchers'.

Se forger des points de repère

Le vécu et l'expérience sont au cœur de la construction des savoirs et en constituent la dimension principale. C'est donc en quelque sorte une démarche itérative qui permet au maraîcher de **se forger ses points de repères à travers les essais, les réussites, les erreurs**. Cette itération est particulièrement active dans les premières années de l'activité du maraîcher, justement car il y a besoin pour le maraîcher de trouver les bons jalons de la gestion de son activité.

C'est ce dont témoigne par exemple Eric :

« **Au début j'étais parti à plat** je me disais je vais tondre des allées et puis au final **je me suis aperçu que la graminée qui est dans ton allée petit à petit elle grossit la touffe et à la fin elle est en bordure, après une culture qui s'est enherbée et que tu n'as pas trop dégagé de suite tu arrives sur ton carré tu ne reconnais même plus ou elles sont les planches ou elles ne sont plus les planches tout ça, donc j'ai commencé à surélever légèrement les planches pour faire des passes pieds, qu'ils soient un peu visibles** ».

Aurélien tire expérience du contrôle du désherbage de sa culture d'oignon :

« L'oignon **j'ai remarqué que l'année dernière on avait vraiment eu une bonne récolte parce qu'on a bien réussi à chasser les mauvaises herbes(...)** **L'année dernière j'étais vraiment à la bourre sur plein de choses donc du coup je n'ai pas pris le temps de désherber certains endroits qui ont grainé du coup ça fait plus de boulot l'année d'après ...** »

L'apprentissage passe aussi souvent par l'échec d'une pratique et les leçons que les maraîchers, ici Jocelyne et Didier, en tirent :

« **Avant on les faisait en pleine de terre et arracher des poireaux des pépinières de poireaux en pleine terre avec la terre que l'on a c'est très argileux et il fallait inonder le terrain et après ça devenait dur comme du béton (...)** **C'est Didier qui a eu cette idée de planter aussi les poireaux en plaques (...)** **Depuis que l'on fait ça, on a des poireaux qui sont beaucoup plus jolis, beaucoup plus faciles à semer d'abord et à transplanter après pour repiquer.** »

Autrement dit : « j'observe ce qui se passe ; je recherche une solution ; je l'expérimente ; j'observe le résultat : c'est une réussite, je retiens la solution pour la suite. »

Ainsi se construit *cette mémoire prescriptive*, dans le sens où les points de repères acquis, sont autant de balises pour la conduite de l'activité dans la durée, ce qui ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas être remis en question : mais ils rentrent cependant dans une catégorie de savoirs stabilisés.

Mobiliser ses sens

Un autre fil essentiel, qui ressort souvent dans les propos est la capacité du maraîcher à **mobiliser ses sens, être à l'écoute de ses intuitions, être curieux**.

Ainsi Sylvain fait du moment du désherbage un moment privilégié :

« **Tu vois par exemple avec les mains, comme ça là quand tu fais comme ça, c'est là où tu sens (...)** **Avec l'expérience t'arrive à sentir ta terre, à, tu vois, à voir si, ça j'adore faire ça moi (...)** **C'est là où tu sens un peu les réseaux racinaires tu sens si ça vit, tu vois si ça bouge si y a des insectes (...)**

L'observation, l'intuition se combinent souvent, comme par exemple chez Aurélien au moment de préparer la terre :

« **Ca m'arrive régulièrement de regarder le sol, de me dire bon je vais essayer et de passer l'outil et de me dire que ce n'est pas top je vais m'arrêter là je ne vais pas aller plus loin...** **C'est beaucoup intuitif aussi, en fonction de tous ces paramètres, en fonction de la météo, quand est-ce qu'il va pleuvoir ou pas, on joue toujours au printemps avec les journées de soleil et les fenêtres météo où on peut un peu travailler le sol où il est assez ressuyé et les moments où il pleut où là on ne peut plus toucher le sol** »

Cette façon de concevoir la pratique du métier de maraîcher vient fragiliser un peu plus la notion de schéma technique, car le recours à cette dimension sensorielle et intuitive projette dans l'adaptation de l'action ; elle invite un peu plus à comprendre le systémique pour délaissier le systématique. Dans cette notion de système, le maraîcher n'est pas un acteur extérieur qui interviendrait pour en modifier les composantes mais il est au cœur d'un ensemble d'interactions qu'il décrypte à sa façon en mobilisant *cette part subjective* que nous avons évoqué plus haut.

Apprendre le geste juste

Le métier de maraîcher implique une action concrète dans et sur un environnement. Il se traduit par des pratiques, des actions et des gestes. Cela nous amène à notre troisième fil : **apprendre le geste juste**. Cela suppose à la fois la maîtrise de la technique (du savoir-faire) mais aussi son incarnation, sa traduction dans la pratique du maraîcher.

Thomas évoque ainsi une « danse gestuelle » :

« C'est la danse du maraîcher ... C'est au fil du temps quoi, tu te dis « tiens aujourd'hui, j'avais un geste qui était plutôt efficace, il faudrait que je le retienne ... »



Avec le temps et l'expérience, le-la maraîcher.e trouve les outils et les gestes adaptés à sa pratique.

C'est aussi parfois les mauvaises expériences qui permettent d'apprendre à mieux faire et à faire mieux pour soi aussi comme nous l'explique Julien :

« C'est-à-dire qu'au début on se baisse beaucoup, on travaille avec le dos courbé et on n'a pas la bonne position vu qu'on a mal au dos. Maintenant avec l'expérience et les kilomètres réalisés, du coup (...) la binette, elle ne s'arrête pas, moi je respire, je suis droit, je sais ce que je fais et les petits coups sont précis, il n'y a pas de coups au hasard ni qui ne sert à rien (...) Je pourrais le faire pendant des heures de la même façon, il n'y a pas de souci, je ne serais pas plus fatigué pour autant parce que la position est bonne. »

Quant à Solange, elle apprend au contact de ses partenaires de travail :

« Le fait de regarder les mains... enfin j'ai pas mal observé d'avoir travaillé, notamment avec Malick et Khadouja qui m'ont pas mal appris, du coup que peut-être je peux retrouver des automatismes, des gestes... Une fois que j'ai repéré le plant de tomates enfin voilà on voit que je cherche les herbes autour du pied mais que ça roule. »

La façon de procéder s'incarne donc, elle s'automatise aussi d'une certaine façon et la répétition du geste efface progressivement la réflexion sur le geste, comme chez Claire ou chez Yann :

« Au début, quand je me suis installée, à chaque plant je réfléchissais si j'avais bien planté le plant mais bon là ça fait 7 ans que je suis installée, il y a des gestes voilà qui sont un peu automatiques ... et qu'il n'y a pas forcément besoin de... de réfléchir à chaque plant de salade s'il est bien planté. » (Claire)

« Les outils sont assez bien adaptés pour la longueur des manches pour arriver à se tenir bien droit, ne pas fatiguer le dos. Les bras peuvent fatiguer, mais là j'ai appris à travailler avec les 2 sens différents sur la ligne quand c'est difficile, je change de sens pour tenir l'outil avec l'autre bras. Et ensuite le dernier passage par planche c'est avec le sarcloir oscillant pour faire le talus. C'est très méthodique, ce que j'appelle la routine de désherbage. » (Yann)

Mais là encore, rien n'est gravé dans le marbre, Yann souligne la démarche prospective qui le pousse à améliorer sa pratique :

« Avec les personnes qui travaillent avec moi, au début du désherbage, on rappelle bien la façon de procéder et puis on réfléchit éventuellement à d'autres façons de faire que l'on va tester par exemple sur la planche d'après. Pour voir si c'est plus rapide ou moins fatiguant mais dans tout les cas on est obligé de s'adapter aux conditions du sol et puis au stade de développement du stade des adventices. Mais sur ce que je fais, je trouve vraiment ça efficace. »

Quand les apprentissages deviennent des savoirs

Une toile des mémoires

Comprendre ce processus d'élaboration et/ou d'enrichissement implique d'identifier **ce qui s'imprègnent chez lui à travers une mémoire consciente (ou explicite), inconsciente (ou implicite) et sensible (ou subjective)**, au fur et à mesure de son parcours professionnel.

Le savoir est le produit de cette multiplicité, de cette complexité des mémoires ; le parcours dessine la toile des savoirs ou la carte mentale de l'action. Plus exactement, il s'agit d'une carte *des* mémoires composée de plusieurs couches, mobilisées dans l'action et dans le-périmètre de l'action, simultanément ou pas :

- **La mémoire explicite** a une fonction plutôt prescriptive. Elle permet ainsi au maraîcher d'orienter son action de manière efficace : il sait comment il faut procéder et il a une certaine assurance vis-à-vis de ce savoir et des éléments déterminant cette façon de procéder.

Pour prendre l'exemple des propos d'Aurélien confronté à son activité de désherbage des carottes à la main : « *Je sais que pour désherber les carottes dans mon sol argileux, le travail est plus facile dans un sol bien ressuyé ; c'est le moment d'intervenir.* »

- **La mémoire implicite** fonctionne quant à elle plus par le biais d'intuitions, d'incitations liée à une situation particulière ; à l'inverse de la mémoire explicite, elle relève plus d'un raisonnement inconscient. Elle contribue à la capacité d'adaptation du maraîcher : il ajuste ainsi son intervention en fonction d'indicateurs à signaux faibles ; parfois ceux-ci le questionnent plus qu'ils ne l'assurent de ses choix.

A l'instar d'Aurélien : « *C'est tôt le matin, il y a de la rosée ; cela m'interroge sur la pertinence d'intervenir maintenant.* »

- **La mémoire sensible** donne au maraîcher des clés de lecture de son environnement et suggère la façon de procéder à partir d'une approche sensorielle et émotionnelle. Comme la mémoire implicite, elle vient conforter le maraîcher dans son action ou au contraire l'interpeler.

« *J'ajuste mon geste à la situation ; l'expérience est liée à des points de repères sensoriels et visuels, elle vient conforter un premier ressenti...* »

En ce sens, de manière transversale, elle nourrit à la fois la mémoire explicite car *le geste peut être associé à un ressenti* et la mémoire implicite car *ce qui questionne le geste, son intention, sa précision, peut découler d'indicateurs sensibles et subjectifs.*

La richesse de la notion de savoirs repose sur la complémentarité et la synergie de ces différentes mémoires. Dès lors, on comprend que la façon dont le maraîcher nourrit et mobilise ces différentes mémoires joue un rôle clef dans la construction de ses propres savoirs. Sa posture est donc déterminante : son attention, sa capacité d'observation de et dans l'action, son ouverture et sa curiosité, son envie d'expérimenter,... Autant de clés qui ouvrent sur les fils de la construction de la toile des savoirs et de la carte des mémoires...



Apprendre à composer avec les adventices : les maraîcher.e.s changent leur regard sur les « mauvaises herbes ».

Partager et transmettre

Le maraîcher est dépositaire d'une expérience, la sienne, et des savoirs qu'il s'est forgés.

La dimension expérientielle des savoirs, la diversité des fils qui en composent et en structurent progressivement la toile, la complémentarité des mémoires à l'œuvre dans leur construction interrogent, de fait, les processus d'échange, de partage, de transmission .

Elles questionnent tout d'abord par la nature de ce qui est à transmettre : S'agit-il d'une expérience : comment la rendre à la fois accessible, vivante et ancrée dans la complexité du réel ? S'agit-il des principes directeurs de l'action et des savoirs qui y sont attachés : comment les transmettre sans tomber dans une transmission descendante, comment éviter le risque de la généralisation ?

Elles questionnent aussi par la personne même de celui qui transmet et par la posture de celui ou celle qui reçoit dans une démarche de construction de ses propres savoirs : quelle pédagogie, quel dialogue est en mesure de répondre aux enjeux de cette transmission ?

A ces questionnements, nous ne sommes pas en mesure d'apporter ici une réponse complète. Il nous semble cependant que notre travail d'analyse des propos des maraîchers fait ressortir quelques clés utiles pour penser la façon d'aborder la problématique de la transmission des savoirs agroécologiques.

La première d'entre elles est celle de l'humilité vis-à-vis de ce que l'on sait ou que l'on croit savoir. En effet, un savoir agro-écologique est rarement définitif ; la confrontation au réel, l'épreuve de l'expérience, apportent nuances et questionnements qui viennent l'enrichir. Un savoir agro-écologique se prête par ailleurs assez mal au principe d'une validation scientifique car ce qui est valable ici pourra avoir une traduction différente là-bas...

L'analyse des gestes et des pratiques en est la deuxième clé : elle a toute sa place, mais elle n'est pas soumise exclusivement à un filtre technique et scientifique. Il s'agit donc de faire en sorte qu'elle s'enrichisse d'un cadre collectif où les maraîchers eux-mêmes, mais aussi techniciens, conseillers agricoles, chercheurs... ont la possibilité de croiser leurs regards. Replacée dans cette approche plus large et plus globale, cette analyse prend alors un sens différent qui donne à l'expérience ou au savoir plus un statut de source d'inspiration que de recette.

La troisième clef est celle de la posture.

Le maraîcher est lui même acteur de transmission auprès de celles et ceux qu'il accueille sur sa ferme (visites, stages...).

Didier souligne l'importance du « non prescriptif » :

« Ce que j'aimerais transmettre c'est qu'il n'y a pas de règles, il n'y a pas de règles et que l'on apprend par ses échecs(...) Donc les gens qui ont entendu ce que j'ai dit là ne cherchent pas à le transposer obligatoirement chez eux parce qu'aussi bien ça ne marchera pas, ça ne servira à rien. »

Le principe d'humilité que nous venons d'évoquer implique de revoir la notion même de sachant. De notre point de vue, ce qui est déterminant de l'acte de transmission, c'est avant tout la capacité à rendre compte d'une expérience, d'un vécu en même temps qu'une ouverture au questionnement, autrement dit à la remise en question.

Mais cette posture implique aussi celui ou celle qui se met en position de recevoir et d'accueillir cette expérience ou ce savoir. C'est cette dynamique du partage qui est appréciée, par exemple chez Patrick : *« Ca m'intéresse de travailler justement avec des jeunes qui sont, qui comprennent ce qu'ils font et pourquoi ils le font ... »*. Ou Sylvain : *« J'aime bien la transmission, j'aime bien le partage, j'aime bien le travail ensemble . »*

Si l'on s'intéresse maintenant à l'animation d'un groupe de maraîchers, à l'échange entre pairs, ce principe d'échange et de partage (chacun donne et reçoit) reste le même.

Pour favoriser la prise de recul au sein du groupe, ce n'est pas forcément une expérience ou un vécu que l'on va questionner mais ceux d'un groupe de praticiens, dans le sens où l'on vise-là le croisement des regards.



Rencontre entre maraîchers, décembre 2018, Sud-Isère



Les rencontres entre maraîcher.e.s mobilisent anciens, jeunes installés et porteurs de projet. Sud-Isère, février 2021

Cette démarche co-construit l'analyse collective évoquée plus haut. C'est alors que l'hybridation des savoirs peut apporter une réelle plus-value pour les maraîchers, comme pour les techniciens ou scientifiques, les uns et les autres bénéficiant d'éclairages et d'approches complémentaires. Attention, cependant, à ne pas mettre au second plan le vécu et l'expérience de terrain, autrement dit à les sous-valoriser par rapport aux savoirs scientifiques et techniques.

Devenir maraîcher

Le maraîcher est acteur de la construction de ses propres savoirs et donc de sa formation.

L'hypothèse qui a soutenu notre travail est qu'avoir conscience de la façon dont se construisent ses propres savoirs favorise ce processus de construction chez la personne concernée ; c'est en quelque sorte un encouragement à prêter attention aux déterminants de ce processus tout au long de sa vie professionnelle.

La démarche de l'auto-confrontation que nous avons mise en œuvre dans le cadre du programme SemBio, a agi chez le maraîcher comme un révélateur de ses propres savoirs et c'est sans aucun doute une approche intéressante pour favoriser cette conscientisation.

Le savoir-faire maraîcher accompagne un savoir-être maraîcher...

Ce nouveau regard porté sur le maraîcher, ses savoirs et ses pratiques offre des perspectives dans le domaine de la formation.

Si l'on transpose cette analyse à la posture du formateur, c'est une invitation à la contextualisation, à l'approche concrète, située et incarnée du savoir (à l'école buissonnière en quelque sorte) et à sa confrontation à d'autres regards et interrogations. Vaste programme donc, et en cela il n'est pas de solution évidente pour le formateur. Car dans cette

approche de la construction des savoirs et des savoir-faire, de l'apprentissage, le formateur devient plus un médiateur, artisan de la mise en lien et en dialogue des réalités vécues et des soifs d'apprendre.

Rémy Bacher (SITADEL, <http://sitadel38.fr/>)

Jean-Luc Campagne (Geysier, <https://geyser.asso.fr/>)